

PB

906



Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010153422



# FRAGMENTS

RELATIFS A LA DÉBACLE DE 1818

QUI A RAVAGÉ LA VALLÉE DE BAGNES

DANS LE CANTON DU VALAIS.



Ex Libris  
Dr M. CHARVOZ



56/865

Fragments sur Martigny et la vallée de Bagnes, lu le 27 juillet 1818, devant  
la Société Helvétique des sciences naturelles réunie à Lausanne.

Monsieur le Président! Très-chers amis, collègues et confédérés!

De mes fenêtres, j'avais vu flotter jusque sur nos rivages, les derniers débris de la mémorable débacle du 16 juin dernier, et je résolus d'en visiter le théâtre, aussitôt que j'aurais quelques jours disponibles: je partis donc de Montreux, le 5 juillet, avec un ami qui voulut bien m'accompagner dans ce triste voyage, dont la curiosité n'était assurément pas le principal motif.

Ce n'est jamais sans une impression difficile à décrire que j'aborde le Valais, cette étonnante contrée, qui, toujours en conflit avec les inondations, les écroulemens, les avalanches, présente à l'observateur tous les élémens, comme tous les phénomènes d'une destruction progressive. Après avoir, dans les siècles précédens, terminé tant de guerres féodales, civiles et étrangères, le Valais ne terminera jamais sa guerre avec une nature sans cesse armée contre ses habitants, dont une partie lui résiste avec une énergie infatigable, tandis que l'autre ne lui oppose qu'une froide apathie.

Après avoir salué, selon ma coutume chaque fois que je passe à Bex, le tombeau de mon ancien ami *Escher*, de Berg, qui périt au Col de Balme en 1791, j'arrivai au défilé de St. Maurice, seul endroit par lequel on pénètre de plain-pied dans le Valais, seule route praticable aux roues, avant qu'on eût ouvert celle du Simplon: le portail est digne du vaste édifice des Alpes dans lequel il introduit, les dents de Morcle et du Midi en forment les superbes pilliers, et un grand fleuve s'en échappe impétueusement et à flots pressés. Je revois toujours avec un nouveau plaisir ce beau pont d'une seule arche, qui mène du canton de Vaud dans celui du Valais; cette antique ville de St. Maurice, précédemment connue sous les noms d'*Aganum* et de *Tardanæ*; son abbaye, le plus ancien monastère en deça des Alpes, encoré peuplée d'inscriptions romaines: son ermitage suspendu à un revêtement d'immenses rochers, qui tour à tour menacent et protègent leurs pittoresques alentours; et ce champ fameux où les soldats chrétiens de la légion thébéenne furent, en 302, décimés par le féroce Maximien. La route, qui serpente entre le Rhône et le flanc dégradé des montagnes, est coupée par trois torrents, souvent dangereux, qui portent au fleuve leurs eaux noirâtres et amères: bientôt l'admiration vous arrête devant la cascade du Pisse-Vache, toujours superbe, quoique sa hauteur qu'on porte actuellement à 400 pieds, ait depuis un demi siècle manifestement diminué par l'abaissement du rocher que creuse la Salenche, qui forme cette chute: elle doit être vue peu après le lever du soleil, pour jouir de tous les jeux de la lumière dans le magnifique iris qui en fait la mouvante ceinture. Un peu plus loin, le *Trient*, échappé d'une gorge profonde de la montagne déchirée, vous offre un sévère contraste avec le gracieux Pisse-Vache; longtemps reserré dans les Alpes supérieures, ce torrent n'en est que plus fougueux à son issue dans la plaine, jonchée de blocs qu'il y accumule avec profusion: au sortir de l'abîme caverneux dans lequel on l'entend mugir, une partie de ses eaux se dirige de l'autre côté de la chaussée pour le service d'une fabrique de draps récemment établie, et annonçant un principe d'industrie dans une contrée qui en a longtemps manqué.

A quelque distance commencent à paraître les tristes preuves de la dernière débacle: ce sont des arbres entourés d'une barrière de débris, des terres ensablées, des routes effacées par le limon, des eaux errantes loin de leur lit accoutumé; plus on approche de Martigny, plus ce désordre et cette confusion vont en croissant: des monceaux de vase desséchée et de décombres de tout genre sont les avant-postes du champ de bataille de désolation que vous allez parcourir: on entre dans la ville par le nouveau pont qui remplace l'ancien. Ici nombre de bâtimens en bois ont disparu et leur lieu ne se

reconnaît plus; la plupart des maisons en pierre qui ont résisté au débordement sont inhabitables, soit par les assentiments qu'elles ont éprouvés, soit par le limon qui en remplit les caves, les boutiques et jusqu'au premier étage; là où cette vase grisâtre et putride est enlevée des bâtiments, elle reste entassée dans les rues, et renferme tous les éléments d'une fermentation malfaisante. La plaine d'un quart de lieu qui sépare la ville du bourg du même nom, étale un chaos d'arbres déracinés, de poutres brisées, de fragments de planchers, de toits et de meubles, mêlés de blocs de rocher, de cailloux roulés et de graviers en grande partie schisteux; les espaces restés vides sont couverts d'un pied de poussière, que le moindre souffle soulève et disperse. Le bourg a été encore plus maltraité que la ville et compte un plus grand nombre de bâtiments emportés, dégradés ou encombrés. Si avant d'y parvenir, la débacle ne s'était pas divisée en trois colonnes, qui ont diminué tant sa masse que la violence du choc, tout Martigny eût été rasé de fond en comble.

Pour mieux observer l'ensemble de ce sinistre tableau, il faut monter au château de la Bathie, qui couvre de ses belles ruines féodales un rocher baigné par la Dranse; du milieu de ses murailles écroulées, une tour ronde, restée fièrement debout, domine un singulier paysage sur le cours du Rhône jusqu'à Sion, dont on distingue les trois châteaux dans un lointain vapoureux; de ce belvédère, le regard erre sur une plaine d'environ une lieue carrée, entre Martigny et le fleuve, absolument blanche, sur laquelle quelques arbres élèvent leur feuillage encore verd: au premier aperçu, on croirait qu'une neige fraîchement tombée l'a couverte; foin, moissons, toute espèce de culture en un mot a disparu de cette plaine fertile et bien cultivée; la draperie morte qui la cache actuellement est formée du *détritus* des rochers qui bordent la Dranse, mêlé au terreau végétal dont elle a dépouillé les vallées supérieures. Il est difficile de parcourir cet espace sans enfoncer dans la vase, là où elle est encore humide, ou sans en faire voler la poussière, là où elle est sèche; il serait même dangereux de s'y promener, s'il survenait un violent coup de vent; je vis un moment toute cette plaine s'agiter comme une mer en tourmente, et rouler des tourbillons de poudre, qui rappelaient les sables du désert soulevés par ces tempêtes si funestes aux caravanes qui le traversent: l'œil suit jusqu'au bord du Rhône ce dépôt, qui, mêlé avec le terreau naturel, promet les plus riches récoltes aux années suivantes. On aperçoit que, sur la route de Sion, il s'est prolongé jusqu'aux marais incultes de Guerset, dont il a comblé utilement une partie devenue maintenant susceptible de culture, et qu'il ne s'est arrêté qu'au petit lac de ce nom, à près d'une lieue au-dessus de Martigny. C'est dans cette plaine que périrent plusieurs personnes qui y travaillaient au moment de la débacle; d'autres se sauvèrent en grimpant sur les arbres, et y restèrent 24 heures et au-delà, avant qu'au travers d'une boue liquide de 7 à 8 pieds de profondeur, on parvint à leur tendre secours; un homme y demeura deux jours enfoncé jusqu'au col et expira peu d'heures après avoir été découvert et porté en lieu de sûreté. Au moment où la débacle versa dans le Rhône, il fut violemment refoulé du côté de Sion, et sortit momentanément de son lit, là où il n'était pas encaissé, selon le rapport des habitants de la rive opposée, témoins de ce terrible conflit.

Martigny, situé à 336 pieds au-dessus du lac Léman, est le lieu du Valais le plus anciennement connu sous le nom d'*Octodurum*: 54 ans avant l'ère chrétienne, ses environs furent le théâtre d'un sanglant et opiniâtre combat entre les Vibériens, habitants du haut Vallais, et un lieutenant de César, nommé Sergius Galba; ce dernier s'était retranché et occupait, avec la 12<sup>e</sup> légion et un corps de cavalerie, un camp fortifié dans lequel, après avoir repoussé les naturels du pays, il ne crut pas pouvoir se maintenir, et qu'il livra aux flammes, ainsi que la ville d'*Octodurum*. On lit dans les Commentaires de César un récit détaillé de cette action, qui fait honneur à l'intrépidité des anciens Valaisans, auxquels il ne manqua pour vaincre que la discipline militaire; leurs descendants sont encore les mêmes, et dans la noble et mémorable lutte qu'ils ont soutenue pour la défense de leur liberté contre les Français en 1798 et 1799, ils ont dû céder par la même raison qui fit triompher les Romains. Dès lors Martigny fut, pendant deux siècles, le siège des évêques du Valais devenu chrétien, qui passèrent de là à Sion: quelques inscriptions romaines constatent ses titres archéologiques.

Une ville si hasardeusement située au débouché et sur la route d'un torrent aussi intraitable que la Dranse, dut nécessairement être exposé à de fréquentes inondations. La tradition plus que l'histoire en transmet un vague souvenir, bien d'accord, il est vrai, avec l'état physique de la contrée, où des fouilles fortuites ont mis au jour jusqu'à cinq couches distinctes formées par des alluvions successives, sans parler de mesures découvertes à 15 pieds de profondeur: le plus ancien débordement dont nos annales parlent avec quelque certitude, est celui de 1595, sur lequel nous aurons occasion de re-



venir. Martigny se releva peu à peu de cette dernière catastrophe; un trafic assez actif y vivifiait des foires très fréquentées et des marchés hebdomadaires aussi peuplés que des foires; il était le centre d'un commerce d'échange et de détail avec les montagnards de l'Entremont: la route du St. Bernard remplissait sa douane de marchandises apportées d'Italie à dos de mulets, et celle du Simplon commençait à ajouter à sa prospérité, pour longtemps suspendue par ses derniers malheurs. La commune ou la paroisse de Martigny, car c'est la même chose, est très-étendue; outre la ville et le bourg, elle renferme plusieurs villages et hameaux, dont quelques-uns sont à deux lieues de distance; le recensement de 1816 porte le total de sa population à 3210 personnes.

Vis-à-vis de Martigny, sur une pente très-rapide au-delà de la Dranse, est le vignoble de la Marque, dont le vin est connu par sa violence, et dont une portion assez considérable a été emportée par le torrent: peu de jours avant la débacle, une détonnation pareille à un coup de canon du plus fort calibre partit du milieu de ce côteau et alarma Martigny: elle fut immédiatement suivie de l'éruption d'un torrent d'une eau fraîche et pure, qui se précipita à travers les vignes, où l'on voit encore les traces de son passage, et qui tarit entièrement après avoir coulé pendant deux heures. Je me borne à rapporter le fait, et vu l'éloignement du glacier de Gétroz, je ne présume pas que ce phénomène ait rien de commun avec la débacle.

Si l'amateur des vins capiteux peut satisfaire ses goûts à Martigny, il n'en est pas de même de l'amateur de la bonne eau, dont il n'y a pas un verre, ni dans la ville ni dans les environs; on n'y boit que l'eau de la Dranse, noirâtre, chargée de particules schisteuses, et aussi désagréable au goût qu'à la vue. On peut attribuer, du moins en partie, aux eaux de cette nature, bues et employées à la cuisson des aliments, deux maladies endémiques qui attaquent la population du Valais, les goîtres et l'imbécillité physique et morale. On a souvent dit aux indigènes, que s'ils ne peuvent ou ne veulent pas se procurer des eaux de source, il doivent au moins filtrer celles de la Dranse et de leurs autres torrents dans le sable, dont ils ont en abondance; mais il ne le font pas. L'année dernière, Martigny s'était enfin déterminé à se donner des fontaines coulantes, dont l'eau dérivait d'une source pure, mais éloignée: les malheurs de cette année retarderont peut-être longtemps l'exécution d'un projet si utile à la santé publique: il importe également à cette santé que Martigny et ses alentours soient promptement débarrassés de ces immenses amas de bois, soit vert soit travaillé qui encombrant les rues, les jardins et les champs: qu'en faire? dit-on. Le brûler...? il y en a pour plus d'un demi siècle: non, il faut le flotter par la Dranse dans le Rhône, le rassembler à son embouchure dans le Léman, et le vendre au profit de la masse des victimes de la débacle, comme on a déjà fait de tout le bois arrivé sur les côtes du canton de Vaud, dont l'enchère a produit L. 3526, sans parler des frais que l'Etat a pris à sa charge: ce serait une nouvelle somme à verser dans la caisse destinée à réparer les maux de la calamité actuelle, et l'on ne serait pas excusable de négliger une ressource aussi simple.

Mon plan était de pénétrer dans la vallée de Bagnes; la route ordinaire par Beauvernier et St. Brancher étant en partie détruite par la débacle, toute communication par cette voie était impossible: je fus donc obligé de prendre le sentier du Mont-Chemin, portion d'une chaîne assez élevée qui domine Martigny: au pied de la première pente, je traversai les restes des abris sous lesquels une partie des habitants de cette malheureuse ville avait bivouaqué la nuit après l'inondation et les jours suivants, jusqu'à ce qu'on eût la certitude de la totale évacuation du lac de Gétroz, par les chasseurs de chamois envoyés pour s'en assurer. M. le curé, qui passa cette première nuit au milieu de ses paroissiens pour leur donner les consolations de la religion, me dit qu'il était impossible de voir une scène plus confuse et plus mélancolique que ce mélange d'hommes, d'animaux, de meubles, de denrées jetés pêle et mêle dans cet angle, où le torrent ne pouvait les atteindre; ce campement, tour à tour éclairé par la lune et inondé par la pluie, aurait arraché des larmes aux plus insensibles.

Le Mont-Chemin n'a rien de remarquable que quelques beaux points de vue sur le bas Valais, qui consolent un peu des disgracieux sentiers qu'il faut gravir: sur ses flancs et à son sommet sont deux ou trois chétifs hameaux, où l'on ne trouve, dans les chaleurs de l'été, qu'une citernes corrompue et dégoûtante; il ne fallait rien moins que la soif qui nous tourmentait, pour vaincre notre répugnance à en essayer; quelques gouttes d'une mauvaise eau de vie la rendirent moins malsaine sans la rendre meilleure. Sur le point culminant de la montagne nous eûmes un moment de plaisir par la découverte de notre beau lac, dont on apercevait à travers la percée de St. Maurice une portion s'étendant comme une large fleuve; au-dessus se dessinaient les monts de La-Vaux, derrière lesquels on démêlait, sur un

dernier plan, la ligne uniforme du Jura. Le Mont-Chemin a été séparé par la Dranse du Mont-Catogne: cette belle Alpe du second ordre, moitié en forêts, moitié en pâturages qui appartiennent à la commune de Martigny, s'élève en pain de sucre, et de Vevey on la signale comme un cône régulier, qui semble fermer le fond du Vallais.

Arrivés à mi-côte, nous trouvâmes enfin de l'eau potable à Vence; ce village est dans un site tellement précipiteux, que les cinq bassins destinés à recevoir cette source précieuse n'ont pu être mis bout à bout; mais qu'ils ont été placés en gradins, de manière que le trop plein du premier verse dans le second, et ainsi jusqu'au dernier: je n'ai jamais rencontré fontaine d'un style plus singulier. Entre Vence et Levron, on a trouvé des indices d'une mine de plomb; on y avait même commencé quelques travaux, bientôt abandonnés à cause de la difficulté du local. La descente se fait par un sentier en zig-zag, dont les nombreux et glissants contours fatigueraient davantage, sans le superbe point de vue qui commence à se développer sur les vertes pentes de l'Entremont, couronné de ses brillants glaciers. Fort en-dessous de vous, se fait entendre le bruit tumultueux de la Dranse, et vous démêlez quelques vestiges de la route qui naguères circulait sur ses bords: maintenant abimée, cette route est l'une des plus anciennes qui traversent nos Alpes; dès les temps les plus reculés elle mit en communication l'Italie et la Germanie, par le pays des Helvétiens: des bergers et des chasseurs en tracèrent sans doute les premiers sentiers; des caravanes de marchands ambulants les élargirent; des pionniers romains achevèrent cette voie sous Auguste et y dressèrent des colonnes milliaires, dont quelques-unes existent encore. Là, disais-je à mon ami, ont passé les légions de Cécinna, de Charlemagne, de Frédéric Barberousse, de Bonaparte: les aigles de Mars ont fixé l'œil perçants des aigles des Alpes: le fracas de la Dranse s'est joint à la musique des instruments guerriers pour sonner le pas de charge contre les nations; et au milieu de ce tableau désordonné de montagnes ruineuses, de rochers culbutés, de forêts rasées par les avalanches, et d'ondes dévastatrices, s'avançaient ces enfants de Bellone, couverts d'armes étincelantes.... Mais si, au sein de ces longs et étroits défilés, une débacle pareille à celle du 16 juin les eût attaqués, qu'auraient fait toutes les forces des hommes contre les forces des éléments? Tant brillante fût-elle de la gloire de ses exploits passés ou des espérances de ses conquêtes futures, que serait devenue une de ces redoutables colonnes? Elle eût péri, sans que peut-être un seul soldat eût échappé pour en porter la nouvelle. La Dranse, secondée de ses puissants auxiliaires les rochers et les sapins, eût plus vite nettoyé ce champ de bataille que la plus foudroyante artillerie, et ces conquérans vaincus dans un clin d'œil par la nature, au profit de l'humanité, n'auraient trouvé d'autre tombeau que les eaux du Rhône et du Léman.

Nous aurions pu éviter quelques pas scabreux en prenant par le village de Levron; mais nous préférâmes la descente de Vence, qui finit vis-à-vis de St. Brancher, que nous désirions voir de près. En face de ce vieux bourg, est une haute colline de terrain marneux, que couronne un massif de rocs absolument nus. En suivant le sentier nous le trouvâmes, sur un espace d'environ cent pas, coupé de profondes scissures, que le choc de la débacle a ouvertes depuis le torrent au rocher: ces fentes, qui ont à peine un pied de large, inquiètent, non sans raison, les habitants de St. Brancher: ils craignent, s'il survient de fortes pluies, ou à la fonte des neiges du printemps, que toute cette colline et les blocs mal assis qu'elle porte, ne s'écroulent dans la Dranse et ne la forcent à refluer sur le bourg qu'elle baigne. Le sentier que nous suivîmes sur cette berge escarpée était si hasardeux, qu'il tomba cette même nuit dans le torrent, et qu'à notre retour il fallut en chercher un autre beaucoup plus haut, qui ne nous parut guère plus solide.

St. Brancher, composé de trois rues assez étroites, est le centre d'une commune de 600 âmes; placé au bas de l'Entremont, il vit du passage des voyageurs et des marchandises; mais sa situation n'est pas sans danger, parce qu'il se trouve tout près du confluent des deux versants de la Dranse, dont l'un descend du St. Bernard et l'autre sort du val de Bagnes: on est surpris qu'il n'ait pas été bâti quelques cents pas plus haut, sur un large plateau que domine un rocher escarpé, au sommet duquel paraît la chapelle de St. Jean Baptiste, pèlerinage assez fréquenté par les gens du pays. Au coin du bourg était jadis un château fort, maintenant détruit, dans lequel l'empereur Sigismond, allant, en 1444, d'Italie au concile de Bâle, logea avec une suite de 800 cavaliers. A St. Brancher, la débacle a enlevé 8 granges, entraîné tous les jardins, encombré de graviers et de sables une grande plaine de champs et de vergers, et emporté le pont.

Quand nous passâmes, la plupart des habitants étaient occupés, soit à achever le nouveau pont,

soit à diguer le bourg, pour rejeter la Dranse contre la rive opposée, dont la dégradation est infaillible et prochaine par le choc du torrent, qui la bat continuellement en brèche. Laissant à droite la large vallée de l'Entremont, nous débouchâmes par la gauche dans celle de Bagnes, et nous y entrâmes sous Vollège, joli village au milieu d'une riche culture, qui s'étend jusque sur les bancs de rochers supérieurs changés en terrasse, alors jaunes de moissons. Cette commune, qui compte 750 habitants, a moins souffert que St. Brancher; ses pertes sont quelques granges enlevées et une grande étendue de terres arables changées en glariers; on franchit ensuite sur un mauvais pont de bois le triste torrent de Merdanson; dans les grandes pluies, il roule une bouillie épaisse et marneuse qui descend avec la lenteur de la lave, se grossit des terres aboutissantes, retarde et obstrue parfois le cours de la Dranse, dont il teint les eaux.

La nuit approchait: nous nous hâtons de traverser une longue plaine dont les blés sont cachés sous 7 à 8 pieds de vase; nous nous glissons dans d'étroits sentiers qui serpentent sur une berge à moitié écroulée; nous nous démêlons des ruines de quelques bâtiments renversés: nous gagnons le village de Zabloz par un pont qui plie sous nos pas: et au moment où le croissant de la lune argentait les glaciers du Mont-Pleureur, nous entrons dans la grande et belle maison de pierre, que l'abbaye de St. Maurice a vendue à M. Gard, président actuel du dixain d'Entremont. C'est à la table et sous le toit hospitalier de ce magistrat distingué, que nous nous reposâmes agréablement des fatigues d'une pénible traite: à peine étions-nous assis qu'une détonnation semblable à celle d'une artillerie lointaine, nous salua du haut des glaciers voisins; c'était un de leurs pans qui, ramolli par la chaleur de la journée, descendait avec fracas sur le berceau de la Dranse naissante. Nous voilà donc dans cette belle et pastorale vallée de Bagnes, jusqu'à présent obscure et peu connue, mais qui par les derniers événements dont elle a été le lamentable théâtre, vient d'acquérir une triste célébrité dans toute l'Europe et d'exciter un intérêt égal à ses malheurs.

Le lendemain nous reconnûmes la contrée jusqu'à Lourtier, le dernier des villages de la vallée habité toute l'année. Ici les dégâts de la débacle sont moins frappants qu'à Martigny, parce qu'ils occupent un espace beaucoup plus étendu; mais ils n'en sont pas moins déplorables par les massifs de rochers, les débris de forêts et l'épaisse couche de gravier lui encomrent les terres basses; c'est là que la colonne destructive a commencé à déposer ses gros bagages, si je puis m'exprimer ainsi. Du glacier de Gétroz à Lourtier elle a enlevé et fracassé 174 mayens ou chalets; de Lourtier à Zabloz 38 maisons, 112 tant granges que greniers, 41 moulins, martinets, clouteries et foulons, etc. Plusieurs bâtiments sont déchirés par le milieu, d'autres renversés sur le flanc; un grand nombre de ceux qui sont restés en place sont tellement maltraités qu'il en coûtera moins pour en bâtir d'autres, que pour les réparer: des 19 ponts de la vallée, 15 ont disparu; celui de Zabloz, très solidement construit en pierres de taille, opposa un instant ses fortes culées au choc de la Dranse et la fit refluer de manière à atteindre 50 pieds plus haut le fondement des maisons qui le dominent: si cette résistance eût duré une minute de plus, le village attendant eût été frappé d'une submersion totale; mais les culées cédèrent, et ce beau village fut sauvé. Les témoins oculaires attestent unanimement qu'au moment où la débacle déboucha du défilé au-dessus de Lourtier, elle s'étendait d'un flanc de la vallée à l'autre, sur un front de 300 pieds de haut; qu'on ne voyait avancer qu'un massif confus de poutres, d'arbres, de rochers d'une boue marneuse, sans apercevoir les eaux qui les poussaient en avant; qu'une fumée épaisse et noire, causée par le froissement des pyrites, la décomposition des blocs calcaires et le frottement des corps ligneux, couvrait cette colonne, dont l'aspect, le fracas et la marche irrésistible faisaient trembler l'homme le plus intrépide. La débacle éclata sur les 4 1/2 heures du soir, atteignit Martigny à 6 1/2, et à 11 entra par le Rhône dans le Léman; par conséquent elle parcourut en 6 1/2 heures l'espace d'environ 18 lieues du lac de Gétroz à celui de Genève.

Je ne répéterai point devant vous, Messieurs, les détails relatifs à la formation du lac temporaire de Gétroz, à la barre de glace qui le contenait, à la galerie de 600 pieds de long, ouverte au travers de cette barre par l'ordre du conseil d'Etat de Sion dans le but de faire écouler les eaux supérieures sans danger; je ne reviendrai point sur les circonstances locales de cette inondation, qui, de Lourtier aux bords du Rhône, a coûté la vie à 50 personnes au moins, anéanti environ 500 habitations, tant grandes que petites, et causé des dommages estimés plus de 1,200,000 francs: vous les connaissez déjà par les deux brochures publiées à Vevey, dont l'estimable auteur est resté plutôt en dessous de la vérité, en parlant des pertes, qu'il ne les a exagérées.

Mais je dois à la justice de défendre les travaux, et M. l'ingénieur Venetz qui les a dirigés, contre les inculpations peu fondées de gens prévenus ou mal informés. Quand, par une cause très-indépendante de l'ouverture de la galerie, l'éruption survint, le lac de Gétroz avait, par suite de ces travaux, diminué de 45 pieds en hauteur et de 2000 en largeur; par conséquent la galerie si mal à propos blâmée a été d'une utilité incontestable, vu qu'elle a rendu la débacle moins désastreuse qu'elle ne l'eût été, si le lac n'avait pas subi une diminution de plus d'un tiers dans la masse de ces eaux, en versant tranquillement son trop-plein pendant trois jours; on peut donc affirmer et prouver que cette opération a préservé Zabloz, St. Brancher et Beauvergnier d'une submersion totale, sauvé ce qui reste de Martigny, et épargné une inondation ruineuse du Rhône à toutes les terres basses du district d'Aigle, dans le canton de Vaud, alors couvertes de riches moissons.

Comme le but de mon voyage (je crois l'avoir déjà insinué) n'était point l'intérêt de la seule curiosité, mais un intérêt plus vif d'un autre genre, je ne poussai point ma course jusqu'au fond de la vallée: j'avais assez vu de glaciers en ma vie, et un ci-devant lac, c'est-à-dire un lac sans eau, avait peu d'attraits pour moi.

Profondément affligé par le spectacle de cette contrée bouleversée, je m'informai de l'état de ses infortunés habitants, et j'appris avec satisfaction que, dès le lendemain de la catastrophe, les villages élevés que leur situation à mi-côte de la vallée préservait de l'inondation avaient fait descendre 70 mulets chargés de pains, de fromages, de salaisons, d'habits, de linge, de meubles et d'ustensiles de ménage, distribués de suite entre les plus pauvres; que leurs enfants avaient été paternellement recueillis par les gens aisés de la commune: et que la plus touchante compassion avait pourvu aux premiers besoins. Bien que la perte de Martigny, évaluée à L. 600,000, soit très-considérable, un lieu de commerce se relève plus aisément; les maisons ne tardent pas à se réparer; les boutiques se repeuplent de marchandises, et les métiers rapellent les chalands; il n'en est pas de même de la vallée alpestre de Bagnes: il ne s'y agit pas d'habitations détruites; car il y a assez de bois pour en rebâtir, ni de meubles brisés; ils sont si simples qu'on les remplace bientôt; mais il s'agit de domaines dont le terreau végétal, enlevé par la Dranse qui l'a disposé dans les champs de Martigny, n'a laissé qu'un roc nu ou de stériles glariers, là où était un sol fertile en foins, en légumes, en moissons. C'est perdre non seulement l'héritage de ses pères, mais l'héritage de ses enfans: c'est perdre tout à la fois son avenir et celui de sa famille..... malheur irréparable, qui, se prolongeant d'une manière indéfinie, pèse d'avance sur les générations à naître! Certes! il n'est pas de plus cruel accident pour l'homme des Alpes, qui préfère un domaine de quelques arpents travaillé de ses mains aux plus fortes lettres de change, et qui l'ayant reçu de ses aïeux, ne connaît pas de plus honorable et de plus riche succession à laisser à ses descendants. Une quarantaine de pères de famille, dont quelques-uns sont très-nombreuses, ont perdu en quelques minutes maison, mobilier, domaine, et n'ont sauvé que leurs corps et l'habit de travail qui les couvrait.

Les *Bagnards*, c'est le nom que portent les habitants de cette vallée, sont d'autant plus dignes d'intérêts et d'assistance, qu'il ne se plaignent point, qu'ils ne demandent rien, et que leur patience, loin d'être une résignation apathique et passive, se tourne en courageuse activité; personne ne mendie: chacun travaille de son mieux à réparer ou à diminuer les dommages: si la joie ne brille pas sur les physionomies, on y voit régner un calme qui soulage l'observateur. Sans doute ces braves montagnards ne languiront point sans secours; ils en ont déjà reçu et ils en recevront encore; car ils les méritent quoiqu'ils ne les sollicitent pas: l'un d'entr'eux servit de guide tout un jour à un étranger; il lui montra tout ce qui pouvait l'intéresser sur ces rives désolées; mais il ne lui dit point qu'il venait de perdre son champ, sa maison et trois chalets..... je tiens cette anecdote de l'étranger lui-même.

Si toutes les familles possessionnées au bord du torrent ont éprouvé des pertes plus ou moins sensibles, la commune de Bagnes a aussi les siennes: elle avait 19 ponts sur la Dranse; elle en a 17 à rétablir; elle avait sur ces bords des routes sûres et commodes, il faut en créer de nouvelles; elle avait, sur un espace de 3 lieues, des digues bien entretenues, ouvrage de plus d'un siècle; on devra en fonder d'autres, comme s'il n'y avait jamais eu. Le Bagnard, il est vrai, a beaucoup d'énergie et de constance; en voici une preuve récente. D'abord après la débacle, c'était le moment de mener les troupeaux dans les riches pâturages qui s'étendent du lac écoulé aux glaciers de Charmontanaz; mais il n'y avait plus de chemin: soudain 600 personnes de la vallée, hommes et femmes, se lèvent en masse et ils ont en deux jours tracé, sur près de quatre lieues de terrain, des sentiers suffisants, du moins

cette année, pour faire arriver sans accidents leurs vaches à ces hautes Alpes, qu'autre part on eût abandonnées, comme devenues inabordables.

Au reste, les Bagnards m'ont paru d'autant moins surpris de ce qui vient de leur arriver, que chaque année quelque torrent, quelque éboulis, quelque avalanche cause dans l'enceinte de leur vallée des malheurs partiels. Ils n'ignorent pas que leurs pères en ont éprouvé de pareils au dernier qui vient de les frapper: ils savent qu'en 1545, l'éroulement d'un mont miné par le ravin de Vernai, écrasa l'ancien bourg de Bagnes, situé sur une pente rapide à une lieue du nouveau, détruisit ses bains longtemps fréquentés, que rappellent le nom et les armes de la vallée, et fit disparaître leurs eaux thermales, dont il ne reste qu'un maigre filet: ils savent qu'en 1595, une débacle de la Dranse, provenant de l'éruption d'un lac, formé dans les mêmes lieux et par les mêmes causes, abîma leur vallée ainsi que Martigny, fit périr 140 personnes et continua sept printemps consécutifs; ils savent qu'en 1642 le torrent de Bruson attaqua le village de Zabloz, et ruina en partie l'église paroissiale, remplie de débris et de limon à la hauteur d'un homme: ils savent, dis-je, toutes ces choses... Ce qui est arrivé autrefois arrive maintenant, et arrivera encore dans la suite; à la garde de Dieu! dit le pieux Bagnard, préparé à tout événement, et se confiant en la Providence, qui du mal fait sortir le remède. J'avais recueilli, soit par moi-même, soit de sources respectables, divers renseignements sur cette vallée de Bagnes si peu visitée, si bien cultivée, si remarquable par les travaux, les malheurs et le caractère vraiment suisse de ses robustes et loyaux habitants, je me proposais de les fonder dans une esquisse statistique, qui vous aurait, Messieurs, plus intéressés que cet informe fragment; je voulais vous parler de ses mines au XV<sup>me</sup> siècle, de sa sage agriculture, de ses vastes et menaçants glaciers, de son singulier patois, de la vie pastorale de ses bergers, et des diverses curiosités naturelles de cette contrée romantique, que j'ai parcourue moi-même dans les jours de ma jeunesse, où j'éprouvai l'hospitalité de ses habitants, et leur vouai dès lors une amitié sincère; mais le temps m'a manqué pour rédiger ces matériaux épars, de manière à oser les présenter à cette savante assemblée. Il me suffira de dire en deux mots, que la vallée de Bagnes, la seule à peu près qui offre une section transversale dans les Alpes Valaisannes, a onze lieues de longueur depuis Vollège au col de la Fenestre, qui, par la Valpelline, débouche dans la vallée d'Aoste; qu'elle compte dans les huit quartiers qui la divisent, vingt villages ou hameaux, semés sur différents étages des bords de la Dranse au sommet de la montagne; qu'elle renferme vingt-deux alpes en pâturages, sur lesquelles 1200 vaches se portent pendant l'été; que d'après le dernier recensement sa population monte à 3422 âmes, et que depuis plus d'un demi siècle on n'y a pas vu un seul procès.

Renvoyant ces détails à un autre temps, je ne puis cependant oublier de faire mention de la *roche de Caron*. Au coin du village dévasté de Champsec, s'élève un roc d'environ 15 pieds de haut, que le débordement de 1595 y a laissé comme un monument de sa violence; deux jeunes frênes le couronnent. Le Nestor de la vallée, Pierre Caron, vieillard de 95 ans, s'y retire à l'approche du péril pour se mettre à l'abri: l'eau commençant à couvrir ce rocher devenu une île, Caron embrasse le plus fort des deux frênes et y reste attaché jusqu'à ce que le flot, dont l'arbre porte encore des traces manifestes, eût passé: cette lame n'étant chargée d'aucun corps pesant, le vieillard échappe et redescend sain et sauf au milieu des débris du village à moitié détruit sous ses yeux; je suis monté sur ce même rocher; j'ai salué le frêne protecteur; j'ai trouvé à ses pieds une touffe d'œilletons sauvages (*dianthus Carthusianorum*, n° 899 H.) vieux disciple de la Flore des Alpes; j'en détachai quatre tiges fleuries; trois ont été placées dans mon herbier; la quatrième est en route pour l'Angleterre. Pourquoi, comme l'antiquaire, le botaniste n'aurait-il pas ses inscriptions, ses médailles et ses souvenirs?

Martigny est souvent visité à cause des deux grandes routes qui y aboutissent de Suisse et d'Italie; là se disposent les offrandes de l'humanité; mais on va peu à Bagnes: les chemins sont trop pénibles, j'ai presque dit trop dangereux, pour que les curieux s'y hasardent; par conséquent cette vallée perd les avantages qu'elle retirerait infailliblement de la visite des voyageurs.

Je n'ai pas besoin, chers amis, chers collègues et confédérés, de vous recommander nos frères dans le malheur. Les cantons dont vous venez leur ont déjà tendu ou vont bientôt leur tendre une main pleine de subsides de l'amitié fédérale. Je n'ai pas besoin non plus de les recommander aux nobles et généreux étrangers qui parcourent notre patrie, et qui ne se montrent pas moins touchés de ses malheurs, que connaisseurs de ses beautés: plusieurs d'entre eux ont déjà échangé de riches dons contre les bénédictions de nos infortunés compatriotes et les nôtres; Je puis en parler pertinemment, parce que,

honoré de la confiance de quelques-uns, j'en ai reçu pour le Vallais au-delà de mon attente : je n'avais donc, je le répète, nul besoin de les recommander dans cette honorable assemblée.... mais j'avais besoin d'être l'organe de leur vive gratitude auprès de ceux d'entre vous, Messieurs, qui les ont consolés au jour de leur calamité; j'avais besoin, après avoir parlé du malheur, de parler des bienfaits, et surtout de la reconnaissance.

P. BRIDEL.

## Seconde course à la vallée de Bagnes.

(Extrait de l'opuscule: „Course à l'éboulement du glacier de Gétroz et au lac de Mauvoisin, au fond de la vallée de Bagnes. 1818.)

Lorsque nous avons publié la relation de notre course à l'éboulement du glacier de Gétroz, nous avons cru satisfaire le public impatient de connaître un événement désastreux qui pouvait avoir des suites si funestes pour les contrées du Valais situées sur les bords de la *Dranse*.

Nous lui devons la suite de cette description en rendant un compte exacte, et de la manière dont l'eau s'est ouvert une issue et des désastres qu'elle a occasionnés en se précipitant dans les vallées inférieures. Nous avons tout vérifié par nous-mêmes et nous déclarons que la relation qui suit est conforme à la plus exacte vérité; ayant pour éviter de tomber dans l'exagération, diminué plutôt qu'augmenté les renseignements qui nous ont été fournis par les personnes notables des divers endroits ravagés.

Nous avons poussé cette seconde course aussi haut qu'il était possible de le faire sans s'exposer à des dangers certains; nous avons pu pénétrer jusqu'au dessus du village de *Lourtier*, dernier endroit de la vallée; là, toute espèce de communication était rompue. Les détails qui concernent les parties supérieures nous ont été fournis par nombre d'habitants, et par quatre hommes intelligents, tous chasseurs de chamois déterminés qui ont été envoyés pour reconnaître le lac, s'assurer que l'eau était entièrement écoulée et observer les endroits où l'on pourrait rétablir les chemins de communication.

Les communications n'étant pas encore rétablies lorsque nous partîmes, nous avons traversé le Rhône à *Evionnaz*, une lieue plus haut que St. Maurice; de là, longeant la rive droite du fleuve, nous sommes parvenus à *Follaterra*, rocher élevé, situé en face de Martigny, d'où la vue embrasse toute l'étendue du désastre depuis la ville jusqu'au Rhône dans une largeur de plus d'une lieue. Après avoir passé le pont de *Fully*, un chemin qui traverse la vallée dans les broussailles, nous a conduit à *Charaz*, village à une lieue de Martigny sur la route de Sion. De là, gravissant les pentes rapides de la montagne de *Levron* nous sommes arrivés après cinq heures de marche très fatigante sur la sommité, d'où l'on découvre à ses pieds la vallée de Bagnes et une grande partie de celle d'Entremont. C'est de cet endroit, que peut apprécier en masse le dommage causé par les eaux, une personne qui connaissait jadis la première de ces vallées. Une large trace grisâtre qui s'étend d'une colline à l'autre et la sillonne dans toute sa longueur, nous prépara aux tristes scènes de désolation qui allaient se présenter à nos yeux lorsque nous aurions descendu la pente méridionale de la montagne. Le chemin passe au village de *Levron*, de là par une succession non interrompue de champs bien cultivés et de vergers fertiles, nous nous sommes dirigés par la gauche, entre *Vollèges* et *Verbier*, pour nous rapprocher de la direction de Bagnes, où nous sommes arrivés après avoir passé un pont volant jeté sur la *Dranse*. Parler du bon accueil que nous avons reçu chez Mr. Gard, c'est répéter ce qui est déjà dans notre première brochure; mais, maintenant, au milieu de tant de désolation, on apprécie mieux cette maison agréable et hospitalière. Nous pouvons assurer les voyageurs qui désirent faire cette course, qu'ils seront reçu chez lui comme du passé.

Le lendemain nous avons tenté de pénétrer au fond de la vallée, en longeant les pentes de la rive droite de la *Dranse*, mais il a bientôt fallu revenir sur nos pas, la rivière rongait les terres ce qui produisait de nombreux et dangereux éboulements. Un guide nous a conduit alors au travers du mont de *Sarrayes* et nous sommes parvenus à *Morgnes* chez les frères Michaud. C'est de l'un d'eux que nous avons recueilli les premières notes; ils se trouvaient l'un et l'autre sur l'éboulement quelques heures avant la débacle; le cadet était retourné dans un Mayen, où il se trouvait enfermé avec sa fa-

mille; l'aîné n'eut que le temps de gagner le village avant le désastre. C'est avec lui que nous avons poursuivi notre route.

En sortant de *Lourtier*, nous aperçûmes quatre hommes qui descendaient la côte sur notre gauche, nous ne tardâmes pas à les reconnaître pour les quatre chasseurs envoyés pour visiter le lac; ils avaient employés deux jours à faire la tournée, ayant été obligés de franchir des montagnes et des glaciers où plusieurs fois ils manquèrent de perdre la vie. Ils nous offrirent de nous attendre au village en nous promettant de nous faire passer plus aisément par l'autre rive et d'éviter ainsi un second passage par la montagne. Nous continuâmes à monter environ une demi lieue; là, nous fûmes arrêtés, les montagnes des deux côtés ne présentaient qu'un escarpement continu depuis leur cime au lit de la rivière, dont les eaux, en minant le pied, avaient déterminé la chute des terres. Nous nous sommes dirigés à droite sur une éminence d'où nous pouvions mieux observer une partie de cette scène de destruction.

Après avoir rejoint les chasseurs à *Lourtier*, ils nous ont fait traverser la Dranse sur trois sapins jetés d'un rocher à l'autre; nous formions une chaîne en nous tenant par nos habits. Nous nous dirigeâmes ensuite par *Champsec* à *Lapey* sur *Bagnes*, passant alternativement sur les cailloux de la rivière ou dans les prés et les champs de la côte. Monsieur le curé Barman nous avait fait l'honneur de nous inviter à dîner; nous passâmes des moments bien agréables chez ce respectable Ecclésiastique, dont la société est des plus intéressante, ses observations nous ont beaucoup facilité la rédaction qu'on va lire.

Nous commencerons par les extraits du journal que M. Venetsch a eu la complaisance de nous communiquer sur les travaux qu'il a dirigés à l'éboulement du glacier jusqu'au moment de la débacle.

Ce fut le 10 Mai que M. Venetsch se transporta pour la première fois sur l'éboulement. Le 11, les travaux ont été commencés de la manière décrite dans notre première brochure, et cheminèrent assez lentement; les ouvriers étaient payés à la journée, personne n'ayant voulu encore entreprendre le travail à la toise.

Dans la soirée du 14 et jusqu'à midi du 15, il tomba deux pieds de neige fraîche, le temps était si mauvais que sur 32 travailleurs on ne put en gagner que 5 à rester à l'ouvrage: ils eurent à surmonter des dangers inexprimables, on leur alloua 14 francs par toise pour continuer la gallerie du côté du lac. Ce commencement inspira de la confiance aux habitants de la vallée qui vinrent s'offrir, et le lendemain, la tranchée fut ouverte du côté de *Bagnes* pour le même prix.

Le 17, on commença la gallerie verticale à raison de 20 francs par toise cube, mais on fut obligé de l'abandonner peu après parce qu'elle se remplissait d'eau. Le même jour 17, il en entra beaucoup dans la gallerie du côté de *Bagnes* par les filtrations des parois, on porta le prix à 16 francs par toise pour engager à continuer l'ouvrage.

Le 18, il tomba une énorme masse du glacier de *Gétroz* qui couvrit toute la surface de la barre de gros blocs de glace; l'un de ces blocs abattit le bonnet d'un ouvrier, déchira l'habit d'un autre sans les blesser. Cette avalanche ayant menacé de fermer l'entrée de la gallerie du côté du lac, M. Venetsch en fit construire une seconde d'une vingtaine de toises de longueur, qui était plus rapproché de *Mauvoisin* et communiquait dans l'intérieur afin que les ouvriers eussent une issue dans le cas où la première viendrait à s'obstruer.

Le 24, l'eau s'éleva tellement dans la gallerie du côté de *Bagnes*, que deux divisions de travailleurs l'abandonnèrent en déclarant qu'il était impossible de la continuer; heureusement d'autres se présentèrent et poursuivirent la trouée jusqu'à la fin, à raison de 20 francs la toise. Les suintements des parois et de la voûte du côté du lac, contraignirent de changer aussi les 8 ouvriers qui y étaient et d'augmenter le salaire de ceux qui les remplacèrent. Ces circonstances mettaient dans l'obligation de s'assurer d'avance d'un certain nombre d'hommes supplémentaires, qui d'ailleurs étaient employés à transporter le bois, les aliments et autres choses nécessaires.

Malgré tous ces contre-temps, le travail avança assez rapidement jusqu'au 27; on croyait tout dans le meilleur ordre, lorsque inopinément une effrayable masse de glace détachée du pied de l'éboulement s'éleva du fond du lac avec un fracas épouvantable, on crut que les eaux s'étaient frayé un passage sous la barre et tous les travailleurs sortirent épouvantés des galleries. Dans l'espace de deux heures, M. Venetsch courut à *Bonatschissa* et revint à l'éboulement, afin de rassurer les ouvriers qui s'étaient enfuis et leur persuader de reprendre sans crainte l'ouvrage, avec promesse d'une augmentation de salaire.

Le 29, on reçut une sonde des mines et salines de Bex; on perça aussitôt un trou de 36 pieds dans la galerie afin de procurer un écoulement à l'eau qui incommodait les travailleurs, mais la sonde était trop courte pour parvenir au terrain, la tentative fut sans résultat. On se contenta d'incliner les deux tronçons du côté des entrées afin de procurer une évacuation.

Le 4 Juin, la galerie longue de 608 pieds de France fut enfin percée, mais comme elle se trouvait de 20 pieds plus élevée dans le milieu pour faciliter l'écoulement des filtrations, il fallut encore la niveler.

Du 27 Mai au 4 Juin, le temps ayant été constamment froid, le lac n'a cru dans ce'te intervalle que de quatre pieds, l'eau n'était pas encore parvenue à l'entrée de la galerie, on travailla à l'abaisser jusqu'au 13 que l'écoulement commença vers les dix heures du soir. Dans la nuit du 10 au 11 Juin le lac détacha pour la seconde fois une partie de la base de l'éboulement qui s'éleva rapidement à sa surface; cette masse de glace était si grande qu'on jugeait par la partie qui sortait de l'eau, que celle qui y était enfoncée devait avoir 70 pieds de hauteur. La surface du lac, long de  $\frac{3}{4}$  de lieue dans ce moment, était tellement remplie de glaçons qu'elle ne put reprendre son niveau qu'à 3 heures après midi du lendemain.

Du moment que l'eau a commencé à s'écouler par la galerie, tous les travaux ont été finis; M. Venetsch a gardé seulement deux hommes avec lui, qui faisaient sentinelle nuit et jour pour observer les résultats.

Du 13 au soir, jusqu'au 14, à onze heures du matin, le lac augmenta encore; dès lors jusqu'à cinq heures du soir il diminua d'un pied. Le 15 à six heures du matin, la diminution était de 10 pieds et le 16 à la même heure de 30 $\frac{1}{2}$  pieds; à deux heures il était déjà retiré de 1950 pieds sur sa longueur.

Nous devons rappeler, que la diminution progressive du lac se faisait dans la même proportion et à mesure que l'eau, en passant dans la galerie rongea et abaissait la surface.

Tout allait à souhait; les habitants de Bagnes voyaient avec satisfaction les eaux occuper tout le lit de la rivière et passer avec rapidité sous le pont, dont elle remplissait constamment l'ouverture, sans augmentation ni diminution, ce qui leur faisait espérer l'écoulement prochain de cet énorme amas d'eau dont ils redoutaient depuis longtemps les effets.

Les chaleurs soutenues et concentrées dans les gorges étroites des Alpes qui avoisinaient le lac, avaient fondu les veines de neige qui se trouvaient entre les débris de glace dont la barre est composée, ce qui formait des fissures dans toutes les directions de cette masse. En passant dans la galerie, l'eau pénétrait dans ces fissures, détachait des blocs qui tombaient tant des parois que de la voûte et les entraînait dans son cours. — Au sortir de la galerie, la rivière dissolvait la glace avec beaucoup trop de rapidité, elle ne tarda pas à former une chute qui rongea successivement et verticalement la barre en forme de tranchée: cette tranchée s'avancait toujours plus contre le bassin du lac, de manière qu'elle ne restait plus en rapport avec la dissolution horizontale de la galerie d'où dépendait le résultat attendu des travaux. M. Venetsch voyait avec anxiété ce jeu de l'eau, il faisait partir de temps à autre des courriers pour prévenir les habitants des vallées d'être sur leur garde, vu l'accroissement du danger; il disait dans une lettre aux autorités, que le péril serait grand jusqu'au 17, mais que passé ce jour il n'y aurait plus rien à craindre.

Cependant la chute continuait son action; des éclats fréquents et des détonations intestines de la barre annonçaient un accident très prochain. Il est à observer ici, qu'afin d'éviter les éboulements du glacier de Gétroz, on avait été obligé d'ouvrir la galerie plus près du mont *Mauvoisin* que du *Mont-pleureur*; les graviers et les terres qui s'éboulent continuellement du premier de ces monts, ont formé à son pied un talus qui, lorsque la vallée est dégagée de glaces, rejette la Dranse contre le *Mont-pleureur*, de façon que la galerie n'était qu'à une soixantaine de pieds au-dessus de cet éboulis. Lorsque le cours de l'eau eut abaissé les glaces de 30 pieds, que d'un autre côté la chute avait déjà avancé la tranchée à plus de la moitié de la barre; joint à cela que la base qui entraînait dans le lac était dissoute, on sent à combien peu tenait alors la digue de glace dans cette partie. Aussi l'eau commença à se frayer un passage au-dessous en entraînant la terre et le gravier de l'éboulis, les détonations devinrent plus fréquentes (c'était le Mardi 16 Juin), M. Venetsch comprit alors que sa présence et celle des ouvriers devenait inutile, puisque la débauche était inévitable et prochaine; ils descendirent promptement.



ment et purent gagner les hauteurs au-dessus des pâturages de *Fionain*, de là ils ont dû passer des montagnes très-escarpées pour arriver à Martigny.

Enfin, (cet c'est un nommé Besse resté pour voir l'accident qui l'a rapporté) à 4½ heures du soir, un éclat terrible annonce la rupture de la partie de la tranchée qui tenait encore. Alors l'eau du lac s'échappe avec furie par ce passage, elle s'élève à plus de 100 pieds dans la gorge reserrée de *Mauvoisin*, renverse le pont du même nom qu'elle dépasse de 24 pieds; envahit le pâturage de *Mazeria* dont elle inonde le chalet placé au sommet d'une colline; va se précipiter dans les gorges profondes de *Ceppi* qu'elle débarasse des énormes blocs de rochers entassés dans le lit de la rivière; débouche dans le vallon de *Bonatschissa* dont elle convertit les beaux pâturages en une plaine de cailloux et de rocs, enlève 42 chalets, en jette les débris dans un nouvel abîme: reparait à *Brecholai*, entraîne un homme et une trentaine de chalets, passe par la forêt de *Livounaire* dont les immenses sapins grossirent encore les nombreux débris dont elle est déjà précédée; mine une masse de rochers qui s'écroule en emportant la route; reparait bientôt dans les prairies de *Fionain*, en enlève les chalets au nombre de 57. De ce dernier endroit jusqu'à *Lourtier* la Dranse coule à une très-grande profondeur, la masse d'eau mêlée aux bois des bâtiments et des forêts, est refoulée avec une telle violence qu'elle s'élève bien au-dessus de la route qui disparaît dans l'éboulement général des parois de la montagne. Elle s'empare en passant de 31 chalets du pâturage de *Granges neuves*; de là elle s'engouffre de rechef dans les abîmes, fait ébouler encore des masses de terre et de rochers; tout est emporté, rien ne résiste, et soudain cette effroyable avalanche, accompagnée d'une fumée noire et épaisse semblable à celle d'un incendie, débouche dans la vallée de Bagnes par un défilé très-étroit, précédée d'un immense amas de décombres qui s'élèvent à plus de 300 pieds.

Cette colonne dévastatrice s'étend bientôt d'une montagne à l'autre, elle emporte 15 maisons, 37 granges, 3 foulons de drap, 4 moulins, 1 moulin à scie et 3 vaches au village de *Lourtier*, dépose dans cette partie de la vallée les plus grosses masses de rochers, vient fondre sur *Champsec* où elle enlève deux femmes âgées, 13 maisons, 45 granges, 15 vaches et quelques pièces de petit bétail; au village de *Lapry*, 7 maisons et 5 granges: trois quarts de lieue plus bas, les culées du pont de *Bagnes* fortement construites en maçonnerie resserrent le passage et résistent quelques secondes, ce qui suffit pour faire monter l'eau à plus de 50 pieds de son lit accoutumé, quoique la vallée soit très large en cet endroit; mais bientôt renversées, l'issue devient plus grande et *Bagnes* qui était menacé d'une subversion totale, ne perd que deux martinets, 1 moulin à scie, un jeune garçon et une jeune fille. Plus bas, la route est emportée dans une grande étendue; la débacle atteint bientôt *St. Brancher* qui, outre la perte de ses récoltes des terres basses près du bourg a à regretter 2 hommes, 2 femmes, 1 enfant et 8 granges: elle est bientôt resserrée entre les montagnes de *Bovernier*; ce village est miraculeusement sauvé par la saillie d'un rocher qui renvoie la débacle contre la côte opposée, le long de laquelle elle passe avec une telle vélocité qu'il n'est point atteint malgré que la masse de bois et d'eau fut infiniment plus élevée que les maisons. De là, resserrée dans une gorge encore plus étroite, elle engloutit les bâtiments d'une usine de fer et débouche au-dessus du bourg de *Martigny*. Après avoir culbuté les énormes digues qu'on avait élevé au-dessus de cet endroit, la débacle se divise en trois colonnes; l'une descend le long du pied de la montagne du côté de Sion; la seconde se répand dans le milieu du bourg, se dirige par la chaussée en envahissant les terres, et réunie à la première, vient fondre sur la ville de *Martigny*; la troisième qui est la plus considérable, suivant le lit de la rivière et dépassant à une grande hauteur les digues latérales qu'elle emporte, est détournée par le mont de la Batia qui la renvoie avec une grande force du côté de *Charaz* sur la route de Sion; ainsi toute la masse d'eau déjà rompue par les divers obstacles qu'elle a rencontré, perd considérablement de sa force en se répandant dans les vastes plaines au-dessous de Martigny, elle y dépose la plus grande partie des bois dont elle est chargée et entre dans le Rhône sur plusieurs points; cette division prévient une augmentation trop considérable de ce fleuve de manière que les terres basses qui l'avoisinent depuis Martigny au lac, sont sauvées.

Il n'est pas possible encore de déterminer au juste le dommage occasionné à Martigny; plus des ¼ de la récolte sont perdus, et au moins un quart du terrain ravagé ne pourra être remis en culture l'année prochaine. Les digues en maçonnerie ont été détruites sur une longueur de 1000 toises; 30,000 journées ne sont pas suffisantes pour contenir les eaux pendant cet été, ramasser l'immense quantité de bois et déblayer les rues et les chemins. La moitié des arbres fruitiers est détruite, une partie a été arrachée et l'autre écorcée. Tous les murs et haies de cloture n'existent plus.

Au bourg de Martigny, les martinets, moulins, artifices, dans le quartier qu'on appelle le vieux bourg; les granges et greniers tout ce qui est bâti en bois est enlevé, la rue est conservée, mais les bâtimens en pierre sont pleins de vase jusqu'au premier étage, les portes et les fenêtres sont enfoncés ainsi que les boutiques; la plupart des maisons, situées sur la route du bourg à la ville, sont ou rasées ou endommagées. La ville a beaucoup moins souffert, cependant la Souste, où est le dépôt de marchandises, a été emporté, ainsi que les écuries, granges et remises de l'auberge du Cygne. On évalue à 80 le nombre des bâtimens ruinés, tant dans le bourg que dans la ville.

Les dommages occasionnés dans les appartemens, les caves et les magasins, par la destruction des mobiliers, provisions et marchandises sont incalculables.

On se forme difficilement une idée de l'immense quantité d'arbres et de débris de bâtimens accumulés dans les rues ou arrêtés dans la campagne; partout ils forment des abattis \*), de façon qu'on a de la peine à se reconnaître au milieu de cette scène de désolation. On n'en est plus surpris en pensant que fort peu de ces débris se sont arrêtés dans les vallées et les gorges supérieures, mais que leur presque totalité a été entraînée jusqu'aux plaines du Rhône.

Les marais de *Guersay* sont couverts de marne et de limon à une assez grande hauteur, on espère qu'ils seront à l'avenir susceptibles de culture, ce qui offrira un léger dédommagement.

Le nombre des personnes qui ont perdu la vie dans Martigny n'est pas encore connu d'une manière certaine; le total des cadavres qu'on avait trouvé et enseveli, s'élevait le mardi 23 Juin, à trente quatre. Jusqu'à présent, un recensement général est devenu impossible, partie des habitans se sont éloignés lorsqu'ils ont connu les dangers dont ils étaient menacés, et ne sont pas tous rentrés; le restant campait sur le penchant du mont Chemin. A notre retour de la vallée de Bagnes, nous avons passé au milieu de ces baraques à neuf heures du soir, il pleuvait, et rien n'inspirait autant la compassion que de voir ces familles amoncelées pêle-mêle avec leurs meubles et leurs bestiaux sous de frêles toits de planches. Ces infortunés n'osaient pas retourner dans leurs maisons, parce qu'ils ignoraient encore, si les eaux du lac étaient entièrement écoulées; nous pûmes en rassurer plusieurs à cet égard.

L'écoulement s'est fait avec une telle rapidité que pour en donner une idée, il suffit de rappeler que l'eau s'étant ouvert un passage à 4 $\frac{1}{2}$  heures du soir, la débacle est arrivée à 5 heures 10 minutes à Bagnes, à 6 heures à Martigny, à 7 heures 6 minutes à St. Maurice, à 11 heures elle entrainait dans le lac de Genève. De l'éboulement à Bagnes il y a 6 lieues; de Bagnes à Martigny, 4 lieues; de Martigny à St. Maurice, 3 lieues; de St. Maurice au lac, 5 lieues.

Revenons maintenant sur les divers endroits dévastés pour donner plusieurs détails intéressants:

Les 4 chasseurs nous ont assuré, qu'étant arrivés sur les lieux où existait le lac, ils l'ont trouvé complètement vidé, et la rivière serpentant dans le fond du vallon de *Torembe*. Les glaces formant la partie de la base de l'éboulement qui s'étendait sous l'eau sont entièrement dissoutes, de manière que la barre présente une paroi perpendiculaire d'une grande hauteur du côté de ce vallon. La Dranse s'échappe par la tranchée qui coupe la masse de l'éboulement dans toute sa largeur et la divise en deux parties; celle du côté du Mont-pleureur est cependant infiniment plus grande que celle qui reste attachée aux parois de *Manvoisin*; c'est sur cette dernière qu'ils se sont avancés avec beaucoup de précaution crainte d'un éboulement; ils ont dû se coucher à plat ventre pour approcher de cette tranchée et en mesurer de l'œil l'immense profondeur, le courant de l'eau ayant non seulement rongé les glaces, mais creusé le terrain qui les portait. Après avoir passé la Dranse à gué dans le ci-devant lit du lac, ils ont contourné et gravi des montagnes et des glaciers pour revenir dans la vallée de Bagnes; ce trajet qu'ils auraient aisément fait en dix heures de temps par la route ordinaire, leur a nécessité deux jours et une nuit par celle qu'ils ont dû suivre.

En descendant du glacier avec les deux ouvriers qu'il avait gardé, M. Venetsch a été atteint par la débacle aux pâturages de *Fionain*: ayant gagné promptement la hauteur, ils l'ont vu passer à leurs pieds, emportant les châlets, une forêt et d'énormes masses de rochers dont quelques-unes étaient lancées en l'air. Le fracas était si terrible en cet endroit que les montagnes en étaient ébranlées; un tremblement les saisit, ils ne pouvaient plus se tenir sur leurs jambes.

\*) Les bois recueillis sur les rives du Canton, provenant de cette débacle, ont été vendus au profit des pauvres du Valais; cette vente a produit frs. 3526. 6. 5, et les frais de vente s'élevant à frs. 1054. 1 ont été supportés par le Canton de Vaud.

A la suite du désastre, il s'est formé une magnifique cascade au-dessus du village de *Lourtier*, un quartier de roc arrêté sur un plan incliné contre le cours de la rivière, en relève les eaux en forme d'une gerbe arrondie; elles tombent sur un banc de rochers, et de là dans un gouffre qu'elles ont creusé. Nous avons contemplé longtemps ce spectacle; la Dranse était haute et noire ce qui augmentait l'aspect de ce sinistre tableau.

Un peu plus bas que cette chute, on voit de l'autre côté de la rivière un très-grand rocher qui a été fendu dans le vif et du haut en bas par le choc de la débacle, c'est précisément là où elle a débouchée dans la vallée à une si grande hauteur, on peut s'en assurer par quelques débris de bâtiments restés sur les saillies.

En avant du village de *Champsec*, il existe un monticule qu'on croit avoir été formé par le désastre de l'an 1595; un vicillard de 92 ans, nommé *J. F. Carron*, se trouvait sur cette élévation lorsque tout-à-coup elle est envahie par les eaux; il se cramponne avec force à un frêne sous lequel il était et résiste au courant qui l'aurait entraîné. On voit une maison adossée à cette éminence qui l'a préservée.

Les eaux en débouchant dans la vallée, ayant un peu perdu de l'impétuosité qu'elles avaient dans les gorges de la montagne, ont déposé les plus grosses masses de rochers et successivement de moins fortes, puis des cailloux et du gros gravier jusqu'à *Bagnes*, dès là, du limon jusqu'au-dessous de *St. Brancher* où les éboulis des pentes escarpées ont de rechef chargé la débacle de fragments de rochers qui ont été entraînés jusqu'au-dessus du bourg de *Martigny*.

Dans toute l'étendue de la vallée de *Bagnes*, les terres sont recouvertes par les débris que nous venons d'indiquer, à une hauteur depuis 2 jusqu'à 20 pieds et plus, suivant les endroits; toutes ces belles prairies peuplées d'arbres fruitiers et ces champs chargés d'épis à-peu-près mûrs sont convertis en arides déserts. Il n'existe plus aucun vestige des digues qui contenaient la rivière, et des nombreux ponts qui la traversaient; moins d'un quart d'heure a suffi pour anéantir ces ouvrages de la main des hommes et montrer combien leurs efforts sont vains lorsqu'il s'agit de les opposer à ces grands accidents de la nature.

Nous placerons ici la relation d'un gentilhomme anglais qui a failli être emporté avec ses compagnons de voyage; elle nous a été remise avec les deux petites vues des galeries dessinées le 16 Juin, sur les lieux mêmes, par *M. Piot* qui l'accompagnait.

„Le lundi 15 Juin 1818, je partis dans l'après midi de *Martigny*, accompagné de *M. Piot*, artiste dessinateur de *Lausanne*, pour visiter la vallée de *Bagnes* et me rendre sur l'éboulement du *Gétroz* et au lac de *Mauvoisin*. Nous avons pris un guide et étions tous montés sur des mulets. Un chemin alternativement encaissé entre des parois de rochers ou longeant de belles vallées, nous conduisit par *Bovernier*, *St. Brancher*, *Bagnes*, *Champsec* à *Morgnes* où nous couchâmes. Nous nous mîmes en route le lendemain à quatre heures du matin accompagnés d'un des frères *Michaud* chez qui nous avons passé la nuit et arrivâmes à 9 heures sur le glacier où nous trouvâmes *M. l'Ingénieur Venetsch*. Il nous apprit que les travaux avaient été finis le 13, moment où le lac a commencé à se vider par la galerie. Les eaux s'écoulaient régulièrement et avaient déjà considérablement abaissé et élargi ce conduit souterrain. Le bruit qu'on entendait au-dessous du glacier et qui sortait de la galerie était terrible et allarmant; le matin, *M. Venetsch* avait craint une débacle; il pensait que la masse se minait au-dessous et nous observâmes plusieurs crevasses dans divers sens de l'éboulement. Il me conduisit très-obligamment au travers de l'obstacle pour voir l'entrée du lac dans la galerie. Il m'a paru que ce vaste réservoir était plus profond et devait contenir plus d'eau qu'on ne le croyait communément.

„De retour dans la vallée de *Bagnes*, nous fûmes joints par deux voyageurs anglais et un guide monté aussi sur des mulets et nous continuâmes la route ensemble. Arrivés, peu après cinq heures du soir, entre *St. Brancher* et *Bauverniers*, dans un passage extrêmement resserré où le fracas de la rivière absorbait tout autre bruit, je me retourne par hasard et vois à peu de distance une monagne de débris de maisons et d'arbres mêlés d'eau qui s'avance avec une grande rapidité et envahit toute la gorge où nous nous trouvions; je mets aussitôt mon mulet au galop pour donner l'alarme aux autres personnes de la compagnie, au même instant nous nous élançons à terre et gravissons promptement la pente escarpée de la montagne, mon mulet est emporté peu après par la débacle roulant à nos pieds avec un fracas qui ébranle les rochers. Mon saisissement redouble bientôt lorsque je m'aperçois que *M. Piot* n'est pas avec nous; je ne doute plus qu'il n'ait péri et mon guide me dit avoir vu passer son corps.

„Cependant, l'eau diminue insensiblement et nous nous apercevons que la route a été enlevée; nos guides nous font traverser au travers des broussailles et des forêts et nous conduisent heureusement à Bauverniers, où M. Pierre Daniel Abbet, chanoine régulier du St. Bernard et révérend curé de la paroisse, nous reçoit avec la plus généreuse hospitalité.

„Nous envoyons aussitôt les guides à la recherche de Mr. Piot, espérant encore qu'il aura pu gagner quelque hauteur et sauver sa vie. Enfin ils reviennent à onze heures de la nuit et le ramènent sans qu'il lui soit arrivé d'accident. Rien ne peut peindre mon transport en revoyant ce jeune homme dont je m'accusais déjà d'avoir causé la perte en l'engageant à faire cette course. Un sapin abattu devant son mulet l'avait épouvanté; en se retournant, l'animal voit la débacle prête à les engloutir, il sent le danger, gravit la montagne avec une vitesse incroyable et sauve son cavalier. — Absolument isolé au milieu, des rocs et des sapins, à l'approche de la nuit, menacé par les éboulements de pierres, voyant à ses pieds la route emportée, M. Piot attend sa délivrance d'un miracle; qu'on juge des sensations qu'il éprouva en apercevant les guides qui le cherchaient.

„Le lendemain, nous avons continué notre route par la montagne, longeant ensuite un vignoble, nous sommes arrivés au château de la *Batia* d'où nous découvrîmes tout le désastre de Martigny sans pouvoir en approcher, les ponts sur la rivière ayant été emportés.“

N'oublions pas de consigner le dévouement de *Jacob Aberlin* \*) l'un des ouvriers: Le 13 Juin, à 8 heures du soir, des glaçons ayant obstrué la galerie au moment où les eaux commençaient à passer, ce brave s'offrit d'y entrer pour la dégager; il y réussit, mais il fut emporté à plus de vingt toises et échappa, sans être blessé, au plus éminent des dangers.

Quelques autres traits particuliers ajouteront à l'intérêt qu'inspire le tableau général de cette grande calamité; ici, c'est une femme qui reconnaît et arrose de ses larmes maternelles le cadavre de son fils qu'on prenait pour celui d'un inconnu; là, c'est un vieillard qui se jette sur le corps mutilé de la compagne de sa longue carrière et embrasse avec transport ses restes inanimés; autre part, sur la route du St. Bernard, c'est un octogénaire entraîné pendant un quart d'heure par le torrent, et qu'un bras secourable en retire par la fenêtre d'un bâtiment voisin. Deux jours durant on ne pouvait, soit dans la vallée de Bagnes, soit à Martigny, communiquer d'un côté de la Dranse à l'autre qu'en attachant des billets à des cailloux qu'on jetait ensuite sur le rivage opposé, pour se demander par cette triste correspondance, qui étaient les morts, qui étaient les survivants.

Sans doute, l'indomptable *Dranse* a plus d'une fois dévasté cette belle contrée, dans ces anciens temps dont on n'a conservé aucun souvenir; mais plusieurs de nos historiens nationaux parlent d'une inondation affreuse arrivée dans le cours du seizième siècle; ils sont tous d'accord à rapporter qu'elle fit périr 140 personnes, qu'elle anéantit plus de 500 bâtimens, qu'elle entraîna tous les ponts jusqu'à celui de St. Maurice; qu'elle détruisit le bourg central de Bagnes, ses bains alors très fréquentés, et les galeries ouvertes depuis peu pour exploiter une mine d'argent; mais s'ils sont d'accord sur ces détails, ils ne le sont, ni sur la cause de ce malheur, qu'ils attribuent, les uns à un tremblement de terre, les autres à une chute de montagne dans la Dranse, et qui incontestablement venait comme la dernière débacle de l'éboulement subit d'un lac formé au fond de la vallée, ni sur sa date que la moitié de nos chroniques placent en 1545, et l'autre en 1595; cette dernière est la véritable comme nous en allons fournir les preuves à nos lecteurs.

1) Sur une poutre du plafond d'une maison au Cortey de Bagnes, sont encore ces lettres initiales:

M. O. F. F. 1595. L. Q. B. F. J. P. L. G. D. G.

M. Vaudan, ancien Maire de Bagnes, en donne l'explication suivante:

*Maurice Olliet fait faire 1559. l'an que Bagnes fut inondé par le glacier de Gétroz.*

2) Au bourg de Martigny, on lit ces mots dans la maison de M. le peintre Gay:

*Submersio Burji Martigniæ et planitiæ 4. Juni 1595, inundatione aquæ Dransicæ provenientis e valle Bagnarum loco appellato Mauvoisin.* (Submersion de Martigny le bourg et de la plaine le 4 Juin 1595, par une inondation de la rivière de la Dranse venant du lieu appelé Mauvoisin, dans la vallée de Bagnes.)

\*) *Jacob Aberlin* est un Allemand, resté en Valais depuis l'époque du passage des Autrichiens. Ce jeune homme, n'ayant pas de papiers, devait être expulsé, lorsque cette occasion de signaler son courage se présenta. Son noble dévouement fut récompensé par la Bourgeoisie des Communes de Bagnes, St. Branchier et Martigny.

- 3) Enfin, M. Ignace, ancien magistrat de Martigny, témoin oculaire de cette débacle, a laissé des mémoires manuscrits où se trouve cette courte, mais précieuse note:

1595, de 25 Maii, maxima inundatio aquarum prorumpentium ex valle Bagnearum; submersio Burgi Martigniaci; deletio agrorum pagorumque intra paucas horas. Perierunt 70 homines noti, de ignotis non fit mentio: cæteris vera jura salutem querentibus, omni fortuna ablata. Ditissimi pauperimi facti (1595, le 25 Mai, très-grande inondation des eaux sorties avec violence de la vallée de Bagnes; submersion de Martigny le bourg; destruction des champs et des villages dans l'espace de peu d'heures. Outre les inconnus, dont on ne fait pas mention, 70 personnes ont péri; les autres qui ont cherché leur salut dans les montagnes ont perdu toute leur fortune. Les plus riches sont devenus les plus pauvres.) L'année est la même, mais il y a une différence de dix jours entre les deux dates et l'on doit préférer la dernière, parce que le témoin oculaire est plus exact et par conséquent plus digne de foi que l'autre individu, qui probablement a fait son inscription de mémoire plusieurs années après l'événement.

#### Considérations générales.

- 1<sup>o</sup> Nous sommes loin de penser que les ravages aient cessé avec l'entier écoulement du lac; aussi longtemps que la Dranse ne sera pas contenue par des digues qui coûteront beaucoup de temps, de peines et de sacrifices à établir, elle en exercera de nouveaux, particulièrement sur les terres. Nous en avons vu des exemples frappants dans la vallée de Bagnes, où les collines qui l'encaissent sont recouvertes d'une couche épaisse de terre marneuse; la rivière n'ayant plus de lit, change à chaque instant de direction, elle se jette avec impétuosité contre ces collines dont elle mine la base tellement que des portions considérables de terrain se détachent et tombent dans la courant. Nous avons observé de larges crevasses dans les champs et les sentiers, à plus de 150 pieds au-dessus de la Dranse. On sent donc combien il importe d'ordonner les travaux d'un encaissement général, et non partiel de ses eaux, et de les faire diriger par un ingénieur; trop souvent l'intérêt personnel ou un esprit de localité président à ces sortes d'établissements lorsqu'ils sont abandonnés aux soins des particuliers.
- 2\*) La vase épaisse et profonde qui couvre une partie de Martigny et de la plaine environnante est très-fétide et exhale une odeur des plus malsaines, ce qui fait craindre que les grandes chaleurs ne développent quelque maladie épidémique, dont un coup de vent pourrait porter les germes dans les pays limitrophes, en y déversant des miasmes morbifères; aussi le Gouvernement du Valais sent qu'il est urgent de prendre sans différer des mesures sanitaires, telles que de répandre beaucoup de fumée sur Martigny et ses alentours par le moyen de buchers allumés soir et matin où l'on jeterait de la paille mouillée, etc.
3. Nous avons eu le plaisir de rencontrer dans notre première course, une personne de l'art qui avait aussi visité le lac de Mauvoisin; elle nous communiqua ses idées relativement aux moyens qu'elle croyait propres à prévenir désormais une semblable catastrophe; ils consisteraient en une galerie qu'il faudrait percer dans les rochers de Gétroz, à la base du Mont-pleureur, sur une étendue assez grande pour que l'entrée et la sortie ne fussent pas sujettes à être obstruées par les éboulements du glacier. Lorsque ces éboulements auraient lieu et qu'ils intercepteraient le cours de la rivière, ses eaux trouveraient une issue par cette galerie et la formation d'un lac deviendrait impossible. Ce canal souterrain décrirait un arc sous la montagne, de manière qu'une de ses embouchures s'ouvrirait sur le vallon de *Torembec* et l'autre déboucherait au-dessous de la barre actuelle. Toutes les années, à la fin de l'automne, il serait nécessaire de s'assurer que le passage est complètement libre, et de prendre des précautions pour que les neiges ne bouchent pas l'entrée. Nous ne plaçons ici ces idées que pour les personnes qui peuvent mieux que nous en apprécier le mérite.

S'il y a dans nos Alpes une peuplade honnête, loyale, hospitalière, fidèle à la foi et aux mœurs des hommes des anciens temps, une peuplade vraiment pastorale, qui avait par les plus pénibles travaux,

\*) Une vase rempli de cette matière bourbeuse, puisée non loin de son entrée dans le lac Léman, et qu'on a laissé reposer, a donné 1 seul pot d'eau et 7 pots de limon.

conquis ses domaines sur les rochers, les eaux, les glaciers et les éléments conjurés contre elle et qui les leurs disputait par de longues et coûteuses digues maintenant détruites, c'est vraiment celle du val de *Bagnes*. Elle était obscure et ignorée; une mémorable catastrophe vient de lui donner une triste célébrité dans toute l'Europe. Mais du mal même, la Divine Providence fera sortir le remède, et l'on seulement croit avec quelque fondement que la connaissance de cette catastrophe ne servira pas seulement à alimenter une stérile curiosité, mais qu'elle réveillera dans tous les cœurs qui battent pour la vertu, le sentiment d'une active commisération pour tant de familles qui n'ont plus que des rochers nus, là où elles avaient de fertiles domaines, riches de tous les produits d'une laborieuse culture! . . .

Qu'il soit donc permis aux auteurs de ce narré qui ont pénétré des premiers dans cette vallée de désolation et de misère, d'en recommander les braves habitants, ainsi que ceux de Martigny, à la bienfaisance non seulement de leurs compatriotes, mais aussi de ces nobles Etrangers qui viennent visiter le Valais, et qui tout en admirant ses beautés, seront touchés de ses malheurs; plusieurs même ont déjà devancé cet appel fait au double nom de la religion et de l'humanité. Sans doute, tous les Etats du louable Corps Helvétique tendront une main fraternelle à leurs chers Confédérés; déjà plusieurs Communes du Canton de Vaud ont donné l'exemple en leur envoyant les secours que réclamaient les premiers besoins. Notre Canton qui est le plus voisin de tous du théâtre de ces scènes tragiques, déploiera d'autant plus d'empressement à concourir à la collecte générale décrétée par le Conseil d'Etat qu'il a été épargné contre toute attente, car si cette débacle fût survenue un mois plus tard, quand les eaux du Rhône sont très-hautes, ce fleuve surmontant ses digues, eût inmanquablement inondé cette partie du district d'Aigle où se trouve *Villeneuve, Noville, Crébelay, Chessex, Rennaz, Roche et Vevey*, et anéanti l'espérance des plus belles récoltes qu'offrent les plaines riveraines.

Qui n'aimerait à croire que le récit fidèle de ce désastre encore si récent, déterminera ceux qui n'en ont point été atteint à secourir ceux qui en sont les victimes, et à entourer d'une généreuse et active compassion, tant de personnes qui ont perdu dans quelques heures leurs maisons, leurs domaines, leurs ressources et jusqu'aux espérances de leur avenir.

C'est dans ce consolant espoir que nous terminons cette pénible narration.

## PASSAGES

tirés du rapport de Mr. J. C. ESCHER, Conseiller d'Etat à Zurich, sur le local et les causes de la débacle.

Quand le lac de Gétroz a commencé à se vider par la galerie, sa longueur était de 10,000 pieds, sa largeur de 400, sa profondeur moyenne de 200; il contenait environ 800 millions de pieds cubes d'eau: par l'écoulement de la galerie du 13 au 16 Juin, le niveau du lac baissa de 45 pieds, ce qui diminua sa masse de 270 millions et réduisit la débacle à 530. Si cette galerie si critiquée n'eût pas été faite, le lac se serait élevé encore 50 pieds avant d'atteindre le sommet de la barre; ce qui eût augmenté sa masse de 950 millions; alors la débacle qui a eu lieu avec 530 millions de pieds cubes d'eau, se serait opérée avec 1750 millions; et comme elle aurait éclaté plus tard, à l'époque où le Rhône est le plus haut, le désastre eût été bien plus grand, soit dans la vallée de Bagnes, soit à Martigny, soit dans le Canton de Vaud, où toutes les terres basses du district d'Aigle eussent été infailliblement inondées, parce que le fleuve eût de beaucoup, dépassé les faibles digues qui le contiennent dans son lit ou les eût entraînées.....

Il n'existe, dit M. *Escher*, qu'une seule mesure qui puisse mettre pour toujours cette vallée à l'abri de semblables désastres et de plus grands encore qui pourraient menacer la vallée du Rhône jusqu'au lac de Genève. Ce moyen consiste à ouvrir une galerie dans les couches calcaires du *Mont-voisin* qui se trouve immédiatement en face du funeste glacier. Cette galerie souterraine devrait être assez longue pour que son entrée et sa sortie fussent éloignées de la base du glacier, de manière qu'on n'eût pas à risquer que l'une ou l'autre ouverture fût encombrée et ainsi rendu inutile.

Il faudrait donner à cette galerie une capacité suffisante pour que la Dranse pût y passer entière, même dans le temps de ses plus hautes eaux. Il paraît même qu'une galerie de 10 pieds de large sur 8 de hauteur serait suffisante; car si l'eau la parcourt avec une vitesse de 8 pieds par seconde, une masse d'eau de 640 pieds cubes peut y passer dans le même espace de temps, ce qui ferait par jour 55 millions de pieds cubes. Or, ce volume surpasse l'estimation qu'on a cru pouvoir faire de la quantité d'eau que le fond de la vallée peut fournir chaque jour à l'époque même de la fonte des neiges.

Au moyen d'une telle galerie dont la longueur pourrait être de 2000 pieds, on assurerait pour toujours à la Dranse un libre écoulement par le fond de la vallée; on aurait même la facilité de prolonger cette issue souterraine pour les cas invraisemblables où un accroissement du glacier exigerait qu'on en changeât l'entrée ou la sortie.

### LES ESTIMATIONS

faites sur les lieux par des Notables, des pertes occasionnées pour la débacle du lac de Gétroz, ont donné le résultat suivant:

Commune	Francs.	bz.	rap.
de Bagnes . . . . .	306,372	—	—
„ St. Branchier . . . . .	95,500	6	—
„ Vollège . . . . .	38,600	—	—
„ Bovernier . . . . .	55,324	5	—
„ Martigny . . . . .	613,962	8	—
Francs de Suisse	1,109,759	9	—

### LES COLLECTES

faites en faveur des Victimes de la débacle ont produit:

Dans le Canton de Vaud — francs de Suisse . . . . .	F. S.	26,045.
Par des Anglais et des Etrangers en Suisse . . . . .		10,028.
Dans le Canton de Berne . . . . .		32,859.
„ „ „ „ Zurich . . . . .	}	7,200.
„ „ „ „ Argovie . . . . .		2,800.
„ „ „ „ Fribourg . . . . .		8,220.
„ „ „ „ Appenzell . . . . .		4,401.
„ „ „ „ Thurgovie . . . . .		1,200.
„ „ „ „ Lucerne . . . . .		3,854.
„ „ „ „ Genève . . . . .		2,200.
„ „ „ „ Bâle . . . . .		18,241.
„ „ „ „ Neuchâtel . . . . .		12,580.
„ „ „ „ Valais . . . . .		8,000.
„ „ „ „ Valais . . . . .		5,740.
Les Suisses établis dans l'étranger parmi lesquels la garde Suisse à Paris figure pour 1224 fr. . . . .		14,497.
Le Duc de Berry . . . . .		1,334.
Le Comte de Talleyrand . . . . .		800.
De divers voyageurs . . . . .		1,088.

161087











